

L' Envolée

16h30. Retentissement de la sonnerie. Enfin. J'ai l'impression que cette première période s'est étirée sur des mois et des mois or elle n'a duré que sept semaines. Sept petites semaines. Vingt-huit jours en classe à poser les bases, à expliquer, gronder, raconter, à lire et calculer. Vingt-huit jours à s'approprier. Eux. Moi. Elle. Elle, c'est Esmée, une nouvelle élève arrivée le lendemain de la rentrée. Elle a débarqué avec son minuscule cartable rouge et son histoire compliquée. Mme Dubreuil, la directrice, m'avait avertie : élève fragile, mutique depuis le décès récent de ses parents, placée chez les Roland, famille d'accueil du village. En me renseignant, j'avais découvert le drame sordide qu'elle avait vécu. Sa mère avait tué son père dans d'obscures circonstances avant de se donner la mort. L'adaptation en classe n'a pas été simple, jamais l'expression « bouche cousue » n'a été aussi appropriée que pour cette enfant. Pas une seule fois, elle n'a ouvert la bouche. A l'école comme à la maison. Mme Roland m'a confiée récemment qu'elle n'a même jamais aperçu ses dents, Esmée verrouillant systématiquement la porte de la salle de bain lorsqu'elle se les brosse. Après quelques provocations et ricanements, ses camarades, ne voyant aucune réaction, se sont lassés et la laissent désormais tranquille. L'impassibilité est sans conteste le meilleur rempart face aux affronts, même à huit ans. Surtout à huit ans.

Aujourd'hui, en ce dernier jour d'école, j'ai eu un sourire, son sourire. Le premier. Je pars en vacances épuisée mais soulagée, le cœur gonflé de cette première victoire qui, j'en suis sûre en annonce d'autres. Je note sur mon cahier journal : prochaine étape : un mot. Ce sera la mission de la prochaine période. Elle comprend déjà tout, je le vois à l'éclat de ses yeux et à sa façon d'écrire. Malgré son visage fermé, cette fillette transpire la douceur et la poésie. Ces cahiers impeccablement tenus, ses dessins d'oiseaux, les petites plumes à la place des points sur les i, tout, dans ses écrits, l'atteste. Je lui ai posé la question du pourquoi des plumes, dans son cahier, la semaine dernière. Elle m'a écrit en retour : « parce que les mots aussi ont le droit de voler maîtresse. » Simple et beau. Touchant. Comme elle.

Je profite de ma première semaine de vacances pour ranger ma classe, me reposer aussi. Antoine, mon homme, est aux petits soins, heureux de retrouver enfin sa chérie pour lui tout seul. Il répète sans cesse qu'il a parfois l'impression désagréable de devoir me partager quotidiennement avec vingt-cinq enfants et le double de parents ; impression totalement justifiée, je le concède. Les vacances n'en sont donc que davantage sacrées, pour lui comme pour moi. Le vendredi, je rentre et découvre la table dressée avec bougies et bouteille de Puech Haut dans le seau de mamie. L'odeur persillée des grenouilles réjouit mes narines puis mes papilles. C'est celles du Chatanay, le restaurant du village qui cuisine les meilleures grenouilles du département. Je reconnaîtrai ce parfum entre mille. Il est 19h, la soirée

s'annonce douce. C'est sans compter les coups de sonnette qui interrompent bien vite notre apéritif à peine commencé. 31 octobre, Halloween, comment ai-je pu oublier ? Voilà des semaines que les magasins sont remplis de déguisements et sucreries. L'épicerie et la bibliothèque du village ont même orné leur devanture de citrouilles inquiétantes et de fanions orange et noir. C'est donc aujourd'hui, au moment où je parviens enfin à décrocher, que des dizaines d'enfants commencent leur valse de sorcières, fantômes et autres squelettes effrayants. Les grenouilles attendront. Comme j'habite tout près de l'école, autant vous dire que tous ont un malin plaisir à venir effrayer la maîtresse, sous les yeux amusés d'Antoine. Heureusement que nous avons toujours un saladier de bonbons colorés sous le meuble télé pour agrémenter nos soirées netflix. Cervantes ne disait d'ailleurs t-il pas « Garde toujours dans ta main la main de l'enfant que tu as été » ? Nous appliquons ce précepte à la lettre, les confiseries pour preuve. Aux alentours de 21h30 le silence se fait petit à petit. Je m'apprête donc à fermer les volets avant d'aller réchauffer les grenouilles qui patientent dans la poêle. En sortant, j'aperçois Mme Roland tenant la main de ce qui me semble être un majestueux corbeau noir, le bec étincelant sous la lumière des lampadaires de l'école. Répondant à mon signe de main, elles viennent à ma rencontre et me laissent admirer le magnifique costume cousu main. La cape, les plumes noires soyeuses, l'impressionnant bec, tout a été soigneusement pensé et assemblé. Je félicite chaleureusement cette maman d'accueil dévouée tout en tentant d'accrocher de regard d'Esmée qui me fuit sans cesse. Je me mets à sa hauteur pour lui confier que son déguisement est sans conteste le plus réussi qu'il m'ait été donné de voir ce soir et qu'elle est très inquiétante, grimée ainsi en corbeau. Je sens un frisson la parcourir et la vois lever ses grands yeux cernés de noir. Instantanément, son regard me glace. Je ne le reconnais pas. La pupille est dilatée, l'iris est sombre, voilé, me donnant l'impression que toute la terreur du monde s'y cache. Je tressaille à mon tour et les salue rapidement, pressée de retrouver la chaleur apaisante de mon foyer. Je suis glacée et sens que ce n'est pas seulement à cause de la température extérieure. Je ne parviens pas à penser à autre chose malgré les efforts d'Antoine pour me changer les idées. Je finis par manger quelques grenouilles sans appétit ni plaisir lorsque retentissent subitement des sirènes hurlant de plus en plus fort. Mon cœur se serre. L'expérience m'a appris que cela ne présage jamais rien de bon. Nous nous levons d'un seul corps et nous précipitons à l'extérieur. Mes jambes tremblent, mon souffle se fait court, un terrible pressentiment m'envahit. Le regard d'Esmée me revient à l'esprit. C'est d'elle dont il s'agit, j'en ai la certitude. Le bleu des gyrophares à cent mètres de la maison, les cris, l'agitation ambiante. Jamais je n'ai vu Simandres dans un tel état d'effervescence. Trois voitures de police stationnent à l'entrée du Parc des Pachottes. Je pense instantanément à l'étang. Les sourires se sont effacés des visages, comme gommés par la panique. Quel étrange spectacle que cette foule amassée, où se mêlent créatures effrayantes et villageois en pyjama. Les familles sont en retrait, les bras sont croisés, les mains des enfants fermement tenues. Je m'approche, celle d'Antoine sur mon épaule. Sans surprise, c'est bien Mme Roland que j'aperçois en

larmes en face d'une gendarme qui prend des notes, patiemment. Même de loin, sa bienveillance est palpable, elle essaye de la rassurer malgré les mètres de rubalise qui sont installés parallèlement. Malgré les talkie-walkie qui s'emballent, les lampes électriques qui s'allument un peu partout. J'entends une maman d'élève relayer l'information qu'Esmée a disparu, échappant seulement quelques secondes à la surveillance de sa mère d'accueil. Incapable de bouger ou parler, l'ouïe semble être le seul sens encore en état de marche. Je capte des informations éparses que je laisse me traverser douloureusement. Disparition fillette de 8 ans. Mutique. Etang sondé. Recherche. Unité cynotechnique. Chiens de questage. Je répète en boucle dans ma tête « c'est pas vrai. pas ici. pas elle. non. non. non. » Ce message en télégramme que j'aimerais crier comme on crie « Coupez ! » pour mettre un terme à une scène ratée. Je veux rejouer cette soirée. Prendre la main d'Esmée et la garder. Antoine me ramène à la réalité, contrairement à moi il n'arrête pas de s'agiter, il a récupéré une lampe torche, il parle fort, vite. Il me dit de rentrer je crois. La foule se disperse, les enfants sont dans les bras de leur maman qui s'y accrochent désespérément, respirant leur cou comme si c'était subitement la chose la plus précieuse au monde, culpabilisant sûrement d'être soulagée que le sort les ait épargnées. Elles reprennent tremblantes le chemin de leur foyer, accompagnée de leurs petits apeurés ou ensommeillés. Les hommes se regroupent, désireux d'aider, de participer aux recherches. Antoine est des leurs. Je veux les rejoindre moi aussi. Faire quelque chose. La retrouver. Je n'ai pas d'enfant à aller border moi. Mes enfants ce sont eux. C'est elle. J'avance, j'ordonne à mes jambes de tenir, de me conduire là où ma tête décide de se rendre. Elles semblent dociles et s'exécutent au moment où un cri terrible retentit. Si le drame avait un son ce serait celui-ci. Alors que les têtes se tournent d'un même élan en direction de l'église d'où provient le hurlement, je me mets à courir comme si ma vie en dépendait. S'il y a drame, je veux le voir pour le croire. Je pousse les gens sur mon passage, doublant les gendarmes qui s'élancent dans la même direction. Et je le vois. L'oiseau noir. Etendu, les yeux fermés, le bec ensanglanté. Mes genoux cessent de me porter, lâchement, et je m'effondre dans un non interminable et sonore. Je ne sais pas combien de temps s'écoule avant qu'Antoine me relève doucement. Mon cœur tape dans mes tempes. Nous trébuchons sur ce qui semblent être deux cadavres de rats. Je ne comprends pas, je vomis, expulsant bile, dégoût et désespoir.

Ça fait dix jours. Le journal local a raconté qu'une enfant avait réussi à escalader l'église, qu'elle en était tombée et qu'elle était décédée sur le coup. C'est tout. Esmée n'a pas mérité plus de huit lignes. Le village reste ébranlé lui. Des centaines de bouquets et dessins ornent les abords de l'école. Demain c'est la rentrée, une cellule psychologique est prévue pour les élèves et le personnel. Je suis restée couchée depuis le drame malgré les messages de soutien de mes collègues et les tentatives de réconfort de mon homme. Mais tisanes, biscuits, mots doux et câlins ne suffisent pas à apaiser ma peine. Je n'ai aucune idée de comment je vais bien pouvoir affronter les vingt-quatre paires d'yeux qui

seront face à moi demain. Mais je sais qu'ils ont besoin de moi au moins autant que je vais avoir besoin d'eux pour aller mieux. Je prends mon sac, mes cahiers et mon stylo rose, décidée à me replonger dans mes corrections. Le premier que je prends est celui d'Esmée, je le caresse délicatement, j'ai peur de l'ouvrir et de ce que je vais y découvrir. Le dernier sujet d'écriture donné avant les vacances me revient en tête : « Quelle est ta plus grande peur ? Justifie ta réponse en une vingtaine de lignes. N'oublie pas de veiller à la syntaxe et l'orthographe. » L'intuition que son cahier renferme un précieux secret me gagne. Je l'ouvre doucement.

« Ma plus grande peur c'est d'être comme maman. Personne me croit et ils disent que c'est dans ma tête mais je sais que c'est vrai moi. Maman, c'était une vampire. Elle n'a pas fait exprès de boire le sang de papa, c'était plus fort qu'elle. Elle a résisté très longtemps pourtant et elle l'aimait vraiment. Elle a pas supporté ce qu'elle avait fait, c'est pour ça qu'elle s'est tuée après. Maman elle m'a dit t'as le temps ça commence à 8 ans. Quand elle me l'a dit j'avais 5 ans mais là maintenant j'ai 8 ans et je sens bien que ma bouche ne pourra pas toujours rester fermée. Je veux pas être une vampire parce que ça rend méchante et triste. Un jour maman elle a mordu Pirouette et il est mort. Pirouette, c'était mon chat. Je l'ai trouvée qui pleurait avec Pirouette dans les bras et la bouche toute rouge. Même que j'ai crié très fort et j'ai tapé ma maman ce jour là. Je sais que c'est pas bien de taper mais ma colère elle m'a obligée. Je l'ai dit à une dame quand mes parents sont morts mais elle m'a pas cru, elle a dit que ça n'existe pas ces histoires là. Du coup j'ai plus jamais parlé et je me suis dit que c'était mieux si ma bouche restait fermée pour toujours. Comme ça en plus je pourrai pas mordre. Moi, ce que je

veux, c'est être un oiseau. C'est beau les oiseaux, ça vole haut et ça ne fait de mal à personne sauf aux vers de terre mais personne les aime les vers de terre, pas vrai maîtresse. »

Je ferme le cahier. Je ne crois pas aux vampires mais je crois Esmée. Je revois les rats gisants à mes pieds ce soir-là. Ça avait commencé, elle voulait juste l'arrêter. L'arrêter et s'envoler vers un ailleurs qui n'était pas à sa portée. Mes yeux embués de larmes sont attirés par un mouvement presque imperceptible, du côté de la fenêtre. Je les lève et aperçois une jolie plume qui tourbillonne là dehors. J'esquisse un sourire.

Et si son vœu s'était finalement exaucé ?